

D^r Henri Gomez

**Ce que
nous apprennent
les addictions**

**Constats, réponses cliniques,
perspectives**

DUNOD

Croquis de François Gonnet, inspirés de Wilhelm von Kaulbach, de Gustave Doré et de quelques autres. François Gonnet a été gastro-entérologue puis clinicien alcoolique.

Mise en page : Belle Page

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2023

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-085174-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Quiconque défie l'orthodoxie en place se voit réduit au silence avec une surprenante efficacité. »

George Orwell
(Avant-propos censuré de *La ferme des animaux*, 1945)

Sommaire

AVANT-PROPOS

1

PARTIE I

LES CONSTATS

1. Feu la démocratie	6
La démocratie en temps de guerre et en temps de paix	7
Un mythe socialiste	9
La grève des électeurs	10
La force de la pesanteur	12
L'ambiance sociétale	14
Le parti du Centre large	16
2. L'effondrement des croyances traditionnelles	18
La croyance n'est pas la vérité	19
Des croyances profanes	20
Les croyances auxquelles on fait semblant d'adhérer	21
Le remplacement d'une croyance	23
La difficile question de la spiritualité	25
3. La fabrique du consentement	29
Comment manipuler l'opinion en démocratie	29
De l'utilité de lire	32
4. La dévaluation du travail	39
La dévalorisation du travail utile	39
La mise au chômage de la population locale	40
Le burn, le bore et le brown-out	41
La césure réel/virtuel	42
L'acrasie	44

Marginalisation sociale et désiliences	46
Un entrepreneuriat efficace	48
La vertu est leur récompense	50
5. Évolution des mœurs, des couples et des familles	52
Que reste-t-il du masculin et du féminin ?	52
Des dérives de l'hypermodernité	53
Difficultés identitaires	55
Le couple et les cercles de résilience	57
Devenir parent	58
Les enfants souffrent souvent	60
Le clinicien et la famille	62
La famille invisible	64
6. L'effacement de la culture critique	65
La novlangue	65
L'acquisition d'une culture critique individuelle	67
Du « lecteur de sensibilité » à l'autocensure	69
Le culte du récent et l'égo-grégarité	71
Le principe de précaution à propos du Covid	71
Procès-verbal	72
7. L'homo addictus	74
Consommée, consumée	75
L'élaboration mentale des addicts	77
René Le Senne, Gaston Berger : typologie des personnalités	78
La psychopathologie et notre temps	79
La psychotisation du monde	83
L'avatar numérique	84
Le darwinisme sociétal	86
8. Le joueur de flûte	87

PARTIE II

L'ESPRIT CRITIQUE À L'ÉPREUVE DES ADDICTIONS

9. Prolégomènes	92
Un citoyen exemplaire	93
Le circuit de la récompense	94
L'histoire naturelle et l'idéologie médicale	96
Les facteurs prédictifs de l'installation d'une dépendance à l'alcool	97
Chaque personne est une équation	99
La reprise d'alcool fait partie de la pathologie	101
Robert, un entraïdant exemplaire	102
10. Accompagner en alcoologie : éléments de méthode	104
Une filière en médecine de ville	105
Les médicaments les plus utiles	106
Les consultations	108
Le pis-aller des échanges virtuels	110
L'hospitalisation brève	111
Améliorer le positionnement relationnel	114
Des sous-soignants pour des sous-malades	115
Faire vivre la relation par une association d'entraïde	116
Tristesse	117
11. Le groupe « intégratif », cœur du dispositif	119
Pourquoi le nommer « intégratif » ?	119
L'intégration de grilles de lecture différentes	121
Des précisions techniques	122
Le groupe orchestre	123
Les autres groupes de parole	124
Constituer des équipes opérationnelles	127
12. Alcoologie et psychothérapies	129
En quoi l'alcoologie n'est pas seulement une psychothérapie ?	129
Que recouvre la notion de psychothérapie ?	130
Pourquoi rencontre-t-elle autant de succès dans l'opinion ?	131
Qui peut se dire psychothérapeute ?	131

La fonction d'aidant	132
Quelles sont les principales psychothérapies utilisables en alcoologie ?	133
La barrière de l'argent	135
Quelles sont les alternatives les plus pertinentes à une psychothérapie ?	136
13. Il était question de prévention	138
La justice fait la demande	138
La prévention se décline au pluriel	139
La prévention tertiaire	140
La prévention secondaire	141
La prévention primaire	143
La possibilité d'une prévention offensive	145
14. Les résultats et l'évaluation des pratiques	147
Quels résultats ?	147
Quelques critères pour analyser les prestations	150
Quelle place pour la recherche clinique ?	152
15. La preuve est faite	154

PARTIE III

LE CHAMP DES POSSIBLES

16. Se (re)donner une chance	158
Apprendre des addictions	159
Le cas « Alceste »	160
Hier et demain	161
17. Le temps, ce capital	164
La disponibilité	164
L'éloge de la lenteur	165
Temps aliéné, temps libéré	168
L'important et l'accessoire	169
18. Penser plus juste	171
Les dissonances cognitives	171
Les pensées idéologiques	172
Le conformisme et l'esprit de contradiction	173
Le bon sens et le discernement	175

Le sens commun	175
L'esprit de géométrie et l'esprit de finesse	176
La raison et l'intuition	178
La constitution d'une illusion collective	178
19. Le paradoxe, les analogies, la digression	179
Le paradoxe	179
L'analogie	180
La contribution de Pierre Bayard	181
L'art de la digression	183
20. La volonté et la puissance d'agir	187
La volonté désir et la volonté effort	187
La puissance d'agir	189
Le sentiment d'impuissance	190
Si nous essayions le neutralisme ?	192
La nécessité des compétences	193
Quand les clameurs se seront tues	194
21. Le style relationnel	196
L'empathie et ses variantes	196
Les pièges de l'empathie	200
L'humour et l'ironie	202
La décence commune, la politesse, le respect et l'irrespect	203
Les rituels et la tradition, la règle et l'improvisation	204
L'authenticité, le doute méthodique, l'humilité tempérée	204
22. L'autorité contre l'arbitraire	206
Une crise de l'autorité ?	207
La naissance de l'autorité propre à chacun	209
Le penser par soi-même contre l'esprit d'enrôlement	210
La spiritualité comme source de paix	211
L'amour contre l'indifférence	212
23. Un épicurisme tempéré	214
Aristote et la certitude approchée	214
Les théoriciens du soupçon et le contrepois intuitif	214
Être épicurien aujourd'hui	215

Une ascèse et un art de vivre	215
La double contrainte	217
L'influence d'autres écoles de pensée	217
Inactuel	218
La non-violence active	219
L'épicurien en temps de guerre classique	219
L'épicurien en temps de guerre idéologique	220
J'ai fait un rêve	221
24. Pour un retour du politique	222
Comment devient-on un résistant ?	224
Il est impossible de conclure	229

Avant-propos

C *E QUE NOUS apprennent les addictions* est un livre politique rédigé par un médecin. Le phénomène addictif interroge la société. Après les constats, cet ouvrage propose des réponses cliniques éprouvées par une expérience professionnelle de plus de trente ans. Il esquisse des perspectives accessibles, sous réserve que la société cesse de se raconter des histoires.

La méthode d'accompagnement que j'ai contribué à faire vivre ne dispose pas d'un cadre contractuel adéquat. Le lecteur comprendra pourquoi cette approche n'a pas été prise en compte.

Notre civilisation est entrée dans une période d'obscurantisme hypermoderne, de bruit et de fureur, de régression éthique. La communication et les effets d'annonce ont remplacé le Politique. Tel l'alcoolique qui revient cycliquement aux Urgences et additionne les cures et les postcures pour s'alcooliser de plus belle, notre société n'a pas encore touché son fond.

La part centrale de cet essai décrit, avec une précision reproductible, une méthodologie mise en œuvre pour rencontrer des alcooliques et essayer de leur faire abandonner une trajectoire destructrice. L'enjeu est de substituer au temps circulaire et répétitif de la dépendance, un temps linéaire favorable aux découvertes, aux initiatives, à l'altérité. La méthode place la relation au cœur du processus de changement. Il se trouve que cette relation, en alcoologie, passe par un clinicien et un groupe de parole, adossés à une association d'entraide. Cette alliance permet de mobiliser les champs de connaissance compatibles. Elle fonde l'alcoologie relationnelle. L'alcoolique – l'addicté – qui ne se connaît pas nous met au défi de nous connaître pour avoir quelque chose de pertinent à lui dire. Il nous met en travail, lors des consultations et, plus encore lors des séances de groupe, car les interactions s'en trouvent alors multipliées. Il nous incite au hors-sujet, au paradoxe, aux digressions, aux analogies, pour tenter de prendre à revers les platitudes et les « révélations » qu'il énonce pour s'interdire de changer. Il y a un conformisme éprouvant chez le buveur, particulièrement quand il s'affirme anti-conformiste. Sa posture est une façade, une protection. Nous avons à l'apprivoiser ou, par défaut, à trouver pour lui un compromis qui le préserve du pire.

La première et la troisième partie se renvoient l'une à l'autre. La première explique pourquoi un soin efficient a tant de mal à se faire connaître, à se développer, à avoir un

effet-modèle. Notre société est dans l'incapacité de penser une voie de dépassement aux conduites addictives. L'individu massifié est démuni quand il s'avise de remplacer son comportement machinal ou sa fuite en avant. Le dépassement de l'addiction suppose un accomplissement dans « l'objet » : l'autre aimé, l'œuvre entreprise, les tâches du quotidien menées à bien, le plaisir des sens et du sens, tout en participant au retour du Politique. La troisième partie présente les ressources mentales à mobiliser pour créer une alternative individuelle et collective au cauchemar sociétal qui a pris forme. Le positionnement philosophique et spirituel se révèle être un nouvel horizon. Il peut et doit compléter le modèle médical, jusqu'à en constituer une alternative.

L'écrit est une parole que l'on oublie mais que l'on peut retrouver. L'écriture naît d'une histoire et d'un contexte. Elle est personnelle sans l'être exclusivement. Le style reflète une personnalité et des goûts. En même temps, il s'inscrit dans des codes et une pratique. La mise en forme dépend des contraintes qui s'exercent sur elle. Ce texte a été écrit dans le contexte interminable d'une restriction de liberté à géométrie variable. Le devoir de prudence, face à l'oppression des opinions et des croyances circulantes, impose une « écriture pénitentiaire », selon l'expression de Gramsci¹. L'écriture pénitentiaire n'est pas seulement de circonstance. Elle prend en compte la menace, depuis longtemps installée, des censeurs en tout genre qui ont le pouvoir de réduire au silence.

La moindre de mes opinions est le produit de paroles que j'ai accueillies. Elles ont fait sens pour moi. Exemples : « On ne risque jamais autant de mépriser les opinions des autres qu'en taisant les siennes », « Je pense tout ce que je dis mais je ne dis pas tout ce que je pense », refuser d'opposer « l'être et la raison d'être ». Ces points de vue m'ont guidé. Le premier met l'accent sur la liberté d'opinion et le sens critique, le deuxième sur la prudence, le troisième sur le besoin de cohérence. Le tout souligne le mouvement de balancier de la réflexion. Ces opinions m'appartiennent sans m'appartenir. J'en suis le dépositaire. J'ai payé un tribut pour les faire vivre. Je peux les transmettre. J'emploie souvent le « nous » et le « je » indifféremment².

1. George Hoare, Nathan Sperber, *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte, 2013.

2. Dans ma pratique de modération du groupe de parole – pièce maîtresse du dispositif thérapeutique –, j'emploie un double « je » : le « je » d'un soignant qui connaît – plutôt plus que moins – l'intervenant qui prend la parole et, parfois, mon « je » personnel, qui s'exprime comme sujet. Je + je = un double je = nous. Lors des prises de parole, la confusion n'est pas possible, tantôt c'est le « je » professionnel qui rapporte un fragment de consultation ou d'histoire rendue anonyme, tantôt c'est l'autre « je » qui puise dans ma mémoire de sujet. Dans les deux cas, l'effort d'exactitude est identique. Les finalités sont les mêmes : favoriser le détachement émotionnel et l'effet de réciprocité, participer au climat de bienveillance nécessaire, servir la réflexion de chacun. Ces « je » se distinguent des « je » qui ne font que reprendre des paroles rapportées. Dans la mesure où une opinion appartient à la mémoire du collectif, je n'ai aucune difficulté à employer un « nous » autre que celui du « double je ». Ce jeu de pronoms personnels fait écho à la distinction du « je » et du « tu » de Martin Buber (Martin Buber [1938], *Je et tu*, Paris, Aubier, coll. « Philosophie », 2013). Le « vous » de distance que j'emploie dans la relation professionnelle peut avoir la valeur d'un « tu ».

L'écriture reflète ma façon de rencontrer les patients, déconcertante parfois, et le type de travail que je mène avec eux, avec les supports que j'emploie : films de cinéma, livres contributifs, documents partagés. J'invite, en quelque sorte, le lecteur à s'asseoir autour de la table du groupe de parole ou de l'autre côté du bureau, à développer un dialogue intérieur.

Ceux qui nous dirigent se sont efforcés, depuis longtemps, avec une efficacité croissante, de transformer les peuples en masse, en atomisant le lien social. À l'époque du tout numérique et du principe de précaution, nous devons reconnaître la pleine réussite de ce dessein. L'esprit critique n'a pas disparu pour autant. Des esprits pénétrants avaient dessiné des invariants du comportement humain et du fonctionnement des sociétés. Il ne manque pas d'observateurs pertinents actuels. Cependant, pour l'essentiel, les savoirs sont cultivés par des groupes restreints, coupés les uns des autres par la spécificité de leurs orientations. Les élites sont dans leur monde. Le cloisonnement horizontal et vertical induit une incapacité à progresser par le dialogue et la confrontation des savoirs et des pratiques. Le déni étend son ombre. Une part croissante d'individus ne fait plus société.

Notre essai s'inscrit dans une logique de transmission dans la mesure où la postmodernité est déjà condamnée par les effets mêmes qu'elle induit. La société a besoin d'une jeunesse inventive et altruiste. Dans une période comme la nôtre, l'effort de transmission et les dialogues entre générations sont encore plus nécessaires. Il va falloir faire appel à la mémoire, à l'expérience, à la culture « d'avant ». La population a rendez-vous avec elle-même. Elle n'en a pas forcément la conscience ni l'envie, les moyens ni les capacités. Des cerveaux exercés à la communication et aux valeurs de la « mégamachine¹ » auront des difficultés à changer leur façon d'être en devenant les animateurs d'une politique opposée à celle qu'ils ont servie. D'autres acteurs devraient prendre le relais. Une période de conflictualité se développe. Les lignes de partage qui préexistaient seront fragmentées, bouleversées, comme c'est la règle en temps de « guerre ». Nous ne pourrons faire l'économie du désaccord explicite et des remises en question. Une autre configuration des rapports sociaux et internationaux devra émerger.

La logique à l'œuvre doit être inversée pour faire prévaloir l'intérêt général et préserver l'avenir. Il y a matière à élaborer et à agir. Marx a pu dire que les hommes faisaient l'Histoire mais qu'ils ne savaient pas l'Histoire qu'ils faisaient. Une part déterminante de la société et de la planète doit sortir de l'anesthésie dans laquelle elle s'est plongée. Nous avons à retrouver notre liberté d'examen et notre esprit critique, en France et ailleurs, pour mettre en œuvre une autre logique que celle de la compétition entre grandes puissances, sous l'emprise de la finance et d'une

1. Fabian Scheidler, *La fin de la mégamachine*, Paris, Le Seuil, 2020.

productivité aveugle. Rien n'est fatalement joué. Notre système financier va peut-être s'effondrer, comme se sont écroulés, il n'y a pas si longtemps, le mur de Berlin et le communisme soviétique. Le prochain système monétaire et économique sera peut-être conçu, par la contrainte du réel, sur le critère de l'utilité intelligente.

L'alcoologie et l'addictologie clinique peuvent et doivent participer à ce changement. Par l'effet de leur compréhension, les addictions nous apprennent tout ce que nous avons besoin de savoir et ce que nous préférerions ignorer.



PARTIE I

Les constats

Chap.1. Feu la démocratie	6
Chap.2. L'effondrement des croyances traditionnelles	18
Chap.3. La fabrique du consentement.	29
Chap.4. La dévaluation du travail	39
Chap.5. Évolution des mœurs, des couples et des familles.	52
Chap.6. L'effacement de la culture critique	65
Chap.7. <i>L'homo addictus</i>	74
Chap.8. Le joueur de flûte	87

Chapitre 1

Feu la démocratie

L'ALCOOLIQUE DEVENU LUCIDE VOUS le dira : il est des évidences pénibles à admettre. La dépendance à l'alcool est une réalité, l'effacement de la démocratie en est une autre. Chacune a besoin de définitions et de preuves. Qu'en est-il pour la démocratie ?

Pour Abraham Lincoln, la démocratie n'est rien moins que le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple.

Machiavel était, paraît-il, d'un naturel enjoué, associant humour et bonne humeur¹. Avec *Le Prince*, il dessine une façon explicitement manipulateur de penser le pouvoir politique. Le maître mot est *Virtù* qui désigne la capacité d'agir, avec le résultat comme unique critère de jugement. Sa recommandation peut sembler refléter une sorte de « cruauté pessimiste ». Ce n'est qu'une apparence car celui qui abuse de son pouvoir court le risque, tôt ou tard, de subir la colère du peuple et les représailles de ceux qu'il a écartés. La *Virtù* contient ainsi un principe d'équilibre et de modération. La leçon de Machiavel est rigoureuse. Il nous demande d'éviter de nous lamenter et de prendre nos désirs pour la réalité. Il souligne l'utilité de la dissimulation ou, tout au moins, de la discrétion. Machiavel est le premier à avoir rapproché aussi nettement la politique annexée des passions humaines : posséder, dominer, se venger. Le regard qu'il nous incite à porter sur le monde tel qu'il va nous dispense de céder à bien des mirages, celui des discours et des postures qui agissent comme autant de leurres. Sa faille est de négliger le pouvoir et l'intérêt de la solidarité active, la force de l'amitié affectionnée par les Grecs. Il est aliénant de trop demeurer dans le microcosme du pouvoir.

Bien après Machiavel et peu avant Lincoln, Tocqueville, fin observateur de la démocratie américaine naissante, avait déjà relevé que la démocratie pouvait générer une forme d'abrutissement et d'abêtissement progressif. La majorité « exerce sur les esprits une emprise d'autant plus parfaite qu'elle est moins visible et moins ouvertement violente ». Il suffit de façonner l'opinion selon les besoins de ceux qui disposent du pouvoir au nom du peuple, ou de leurs rivaux. De nos jours, les mass média s'en donnent à cœur joie.

1. Roger-Pol Droit (2008), *Une brève histoire de la philosophie*, Paris, Champs Flammarion, 2022.

Pour le moins, la démocratie autorise un citoyen à se déplacer librement et à rencontrer qui il veut.

LA DÉMOCRATIE EN TEMPS DE GUERRE ET EN TEMPS DE PAIX

Qu'en est-il de la démocratie en temps de guerre et en temps de paix ?

▣▣▣▣ Les années difficiles

Luigi Zampa fit scandale, en son temps, par ce film en salle dès 1948. Évoquer trois ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale la période de dictature mussolinienne et le comportement des Italiens pendant les « années difficiles », Libération comprise, ne pouvait que froisser. L'action se passe en Sicile. Nous assistons à la mainmise du fascisme sur fond de propagande intensive, assortie de contraintes destinées à imposer le nouvel ordre à la population. Aldo Piscitello, avec ses gros yeux myopes, sa petite taille et sa fine moustache, va devoir adhérer au parti fasciste pour ne pas perdre sa place de modeste employé. Il le fait à son corps défendant, contraint par son patron, également maire du village, et par son épouse, peu regardante sur les principes dès lors que les ressources familiales sont en jeu. Aldo cherche vainement des soutiens auprès d'un cercle amical d'opposants qui se retrouvent chez le pharmacien du village. Il doit accepter de devenir un guignol en uniforme, qui défile périodiquement pour célébrer le Duce. Aldo va ainsi survivre pendant les années difficiles. Massimo, son fils aîné, doit continuer à servir l'Italie d'abord pour ses prétentions coloniales, comme alliée du franquisme ensuite et, pour conclure, comme supplétif de l'armée allemande sur le front russe. Massimo finit d'une balle dans le dos tirée par un soldat allemand, lors d'une permission, en 1943. Les convictions qui permettaient de survivre ou de soumettre les autres sont du jour au lendemain abandonnées. Le délateur du village propose ses listes de « méchants » à un militaire américain. Aldo en fait partie. La lâcheté qu'il s'attribue douloureusement ne l'a pas empêché de perdre son fils. Il nous reste à méditer sur la lâcheté collective en temps de paix.

▣▣▣▣ La classe ouvrière va au paradis

Dans ce film de 1971, Elio Petri porte son regard sur le « mouvement de Mai 1968 » en le centrant sur une usine métallurgique de Milan et, particulièrement, sur un de ses ouvriers, Ludovico Massa, dit Lulu, incarné par Gian Maria Volonte. Lulu, au début de l'histoire, est l'exemple même de l'abruti, mécanisé par le travail à la chaîne. Il soutient une cadence infernale, rivé à sa machine, car la rétribution se

fait au rendement. Ses collègues de travail n'en peuvent plus de devoir l'imiter. Un contrôleur en blouse passe régulièrement derrière les ouvriers pour noter le chiffre de productivité et signaler tout fléchissement. Le soir, Lulu est rompu de fatigue. Il retrouve Lidia, sa compagne, qui dépose sa perruque et sa lassitude en rentrant de sa journée. Elle est coiffeuse. Son petit garçon vit avec eux. Le fils de Lulu vit avec sa mère et le compagnon de celle-ci, un autre ouvrier de l'usine. Lulu a du mal à payer la pension alimentaire et c'est une des raisons qui le transforment en chasseur de primes. À l'entrée de l'usine, chaque matin, les ouvriers sont accueillis par un groupe d'étudiants gauchistes qui les incitent à la révolte à l'aide de haut-parleurs et de tracts. Les syndicats plaident pour des aménagements des cadences et pour l'unité afin d'obtenir des concessions du patron. Ce qui doit arriver arrive : Lulu laisse un doigt dans un engrenage. Il adopte alors le langage révolutionnaire et observe une cadence ridicule, ce qui a pour effet de le faire virer de l'usine. Les exhortations à la modération des responsables syndicaux ont été vaines. Une image revient dans les propos : le mur. Lulu se heurte à un mur, celui de l'usine, celui de l'asile où il rend visite à un ancien ouvrier. Trois ans après Mai 68, Pieri en esquisse la normalisation. La décence ouvrière, chère à Orwell, s'effrite malgré les manifestations de solidarité. Les ouvriers aspirent logiquement au confort. Ils bénéficieront bientôt de la robotisation des tâches les plus ingrates et du chômage. Au-delà de l'amélioration des conditions de vie, le système économique porte en lui la destruction des résistances.

L'évolution a eu raison de la famille, comme base de résilience et d'amour, à l'inverse de ce que montre le magistral *Belfast* de Kenneth Branagh (2021), une génération plus tôt. Combien d'enfants ont ainsi découvert la montée de la haine ? La mondialisation va susciter l'individualisme de masse et laisser une élite cynique faire ce qu'elle veut, comme elle l'entend, avec le mépris en plus. Des heures sombres vont advenir en temps de paix.

Les luttes sociales, dans ces années, cassaient les retours sur investissement. Comme l'illustre l'incroyable histoire d'une grève qui avait paralysé en 1968 l'ensemble des usines Ford en Angleterre¹, les conflits sociaux se multipliaient alors même que le gouvernement travailliste était censé rapprocher syndicats et patronat autour d'un projet de société social-démocrate. La réponse de Ford et de l'industrie automobile a été triple. L'égalité des salaires entre les femmes et les hommes – à travail égal – a été concédée. En revanche, les usines ont été délocalisées là où les nouveaux prolétaires acceptaient l'esclavage industriel contre une aumône. Les anciennes puissances coloniales ont accueilli les naufragés d'ailleurs, pour leur offrir les travaux les plus pénibles et les moins rétribués. La contrepartie

1. Cf. le film *We Want Sex Equality*, de Nigel Cole, 2010.

était attractive : les populations immigrées ont bénéficié d'avantages sociaux dignes du socialisme réalisé – congés payés, assurance-maladie et chômage, allocations familiales, rapidement complétés par le regroupement familial, retraites embellissant le retour au pays. Ainsi, les autochtones ont, de plus en plus, désappris la pénibilité du travail des champs, des chantiers ou de l'assemblage à la chaîne. La conscience politique d'appartenance s'est dissoute dans des objectifs de réussite et de jouissance individuelles, de confort et de loisirs. Les Français ont ignoré leurs engagements éthiques implicites vis-à-vis du collectif et des générations à venir. Ils découvrent aujourd'hui leur dépendance.

UN MYTHE SOCIALISTE

Nous avons été quelques-uns à être portés par un espoir de changement à l'origine du Parti socialiste, en 1971, à Épinay-sur-Seine. Cette croyance s'est dissipée dès 1981. La mise en place d'une social-démocratie fondée sur un embourgeoisement généralisé n'était pas réalisable. Le tournant de la rigueur économique, un an plus tard, au prétexte de l'Europe, a signifié l'enterrement du mythe qui nous avait mobilisés.

Le fondement d'une société démocratique, pensions-nous¹, reposait sur l'articulation dialectique entre le « mouvement d'en haut » et le « mouvement d'en bas ». La dynamique sociale qui pouvait en résulter était différente du compromis social-démocrate entre patronat et salariat. Nous nous distinguions tout autant du courant libéral-libertaire. Ce dernier, porté par la nouvelle petite bourgeoisie montante, a accepté un prétendu libre-échangeisme économique, guidé par la « main invisible du marché », en contrepartie d'une libéralisation des mœurs. Une évolution sociétale analogue – en moins débridée – aurait pu se développer en défendant l'indépendance économique et des relations équitables avec les autres pays. Dans notre rêve, le politique se situait dans la confrontation coopérante de l'instance politique et de la société civile. L'un et l'autre de ces mouvements devaient se parler et dégager les meilleures solutions pour le pays. Il était essentiel que la conscience politique soit présente en bas comme en haut. De 1974 à 1981, le Parti socialiste a ainsi rassemblé trois lignes politiques. L'orientation fondatrice a servi de rampe de lancement à une illusion redistributive qui a rapidement fait place à la logique libérale-libertaire. Depuis, l'alternance n'a été que de pure forme.

La conscience d'en bas laisse plus qu'à désirer et la conscience d'en haut oscille entre représentation et gestion. L'acculturation a fait son œuvre. Quand, par

1. Au sein du Centre d'études, de recherches et d'éducation socialiste ou CERES, fondé en 1966, animé principalement par Jean-Pierre Chevènement et Didier Motchane ; un des courants présents à la fondation du Parti socialiste, lors du congrès d'Épinay.